

Les Sangliers

par Yves Le Meur

*Le nom qui se peut nommer
N'est pas le Nom.
La voie qui se peut nommer
N'est pas la Voie.
Contemple dans le non-être
Le Germe.
Contemple dans le Vivant
Le Terme
Porte de toutes les merveilles.*

Lao-Tseu

Chapitre I

AUGUSTE

Dans un précédent opuscule, je racontais mon chien, Toto. Cela se passait durant ma période paysanne, quinze ans, à Plounéour Menez, et je présentais ainsi mon environnement : “Ce sont des paysans qui cultivent une terre ingrate. Leurs demeures sont recouvertes de la vieille ardoise grossière de la montagne toute proche et elles se serrent les unes contre les autres à l’orée de la forêt, dans une brume tellement brumeuse qu’on ne saurait dire si les hommes sont des sangliers ou les sangliers des hommes.”

Le mot (sanglier) est sorti sous ma plume tout seul, sans que j’y aie jamais pensé. Ce n’est que quelques mois plus tard que je me suis rendu compte de ma grossièreté : Qu’est-ce qu’ils vont dire là-bas, mes amis ? “Quand même Cheun (c’est comme ça qu’on m’appelait), il n’est pas sympa avec nous”.

Et que faire ? Il me serait plus facile de prendre une hache et de couper ma main droite que de lui commander de biffer ce mot de “sanglier”. Il est là, comme un arbre bien planté au milieu de mon jardin. Je ne sais pas comment il est venu. Je ne peux pas l’arracher. Non seulement je ne peux pas, mais je ne veux pas parce que je sens qu’il cache des choses grandes et belles que je vais essayer de vous découvrir.

Il est dix heures. Auguste débarque chez moi (Auguste est mon ami le plus proche).

- Je suis dans le trou, là-haut à la montagne. Tu peux me tirer de là ?

- Bien sûr. Il faut une corde ?

Et nous voilà partis tous deux sur mon tracteur. L’entraide, chez nous, à la montagne, c’est sacré.

1 - Dans l’entraide pas d’argent.

2 - L’entraide c’est tout de suite. Si tu as des urgences chez toi, tu les retrouveras en rentrant. Heureusement qu’il était avec moi, Auguste, parce que je n’aurais jamais trouvé le chemin. D’ailleurs il n’y avait aucun chemin. Il y en avait eu sûrement, mais la lande avait tout recouvert.

On arrive là-haut. Effectivement il était dans le trou. Il était venu avec son ami Émile pour couper des pavés de tourbe.

(Explication grossière sur la tourbe)

Vous versez du lait dans une bassine. Au bout de deux ou trois jours il s’est formé une belle couche de crème. La crème c’est la tourbe. Vous vous mettez dans la bassine et vous découpez la tourbe en pavés que vous adossez deux par deux pour que le vent les sèche... tout en prenant un bain de pieds.

Le tracteur tiré, j'entends un petit bruit sympathique, c'était Émile qui se rendait utile, il débouchait une bouteille de Bordeaux. Du Bordeaux pour trois demi-smicards comme nous, eh ! oui ! La nappe était tendue et dessus le pain, le pâté qui sentait bon l'échalote et qui ne sortait pas du bac réfrigéré d'Euromarché (ça je peux le jurer).

Qu'est-ce qu'on était bien là-haut. D'abord le chaud soleil d'août qui n'était pas pesant parce qu'à cette altitude, il souffle un petit vent frais et tonique. Personne, pas un paysan ni à gauche ni à droite. Au-dessus, le ciel. Sous nos pieds, la lande avait tout envahi. Pas un arbre. Elle se déroulait comme un tapis végétal jusqu'au bas de la montagne. La bruyère n'était pas encore en fleur. Mais ses tiges violacées coloraient le tapis. À gauche, nous pouvions distinguer les pics voisins, le Diri et d'autres.

Tout le repas s'est pris en silence. Tous les yeux plongés dans cet infini de simplicité et de grandeur qui s'étendait sous nos pieds. Même Émile, qui n'arrête pas de chahuter les amis, même Émile n'a pas ouvert la bouche. Un touriste qui serait passé par la route non goudronnée qui passe par là, au loin, au creux de la vallée, et qui aurait vu ce paysage, aurait pris son appareil de photo, parce que pour lui, le paysage c'est un objet. Pour nous, sangliers, non. Le paysage qui s'étendait sous nos pieds n'était pas un objet. Nous étions dedans, nous étions dans sa main et nous étions bien.

Les Gaulois et les Celtes en général n'ont pas construit de sanctuaires et n'ont laissé derrière eux aucun monument. Ils estimaient que le meilleur endroit pour rencontrer et prier Dieu, c'était un beau chêne, une source, un rocher. Si j'avais dit à mes compères : "vous faites ici un pèlerinage druidique", ils m'auraient regardé avec de grands yeux et se seraient peut-être moqué de moi. Et pourtant c'était exactement ça. Seulement, les druides, ils ne les connaissent plus. Par contre, instinctivement, ils gardaient les traditions celtiques et druidiques.

Moi, il me semble que le paysage c'était le but. Et la tourbe, le prétexte. Et je vais essayer de le prouver. Bon, deux journées de travail pour récolter quelques pavés de tourbe, les adosser deux à deux pour que le vent les sèche, et revenir quinze jours plus tard pour les charger dans la remorque, ça fait quatre journées de travail plus deux grands déplacements de tracteur. Ce n'est même pas la peine de faire des calculs de rentabilité. Économiquement, l'opération est nulle. Auguste aurait pris sa tronçonneuse et en une demi-heure de travail, il aurait débité plus de carburant qu'en quatre journées à la tourbe. Le but du voyage n'était donc pas la tourbe, c'était le paysage, le pèlerinage. Vous n'allez pas me faire croire que Auguste, qui connaissait la montagne comme sa poche et qui passait de longues journées d'hiver à l'arpenter, ne connaissait pas de tourbière qui soit plus proche de chez lui et d'un accès plus facile que celle-ci. Ce que je pense, c'est que, un jour, il est tombé sur celle-ci. Il a vu le paysage et il s'est dit : "Cet été, c'est ici qu'on ira chercher la tourbe". Ce n'est donc pas à cause de la tourbe, c'est à cause du paysage que le lieu a été choisi. Et la bouteille de Bordeaux ? Elle est trop chouette, cette bouteille. Et elle parle bien. Elle dit la fête. Le pèlerinage est à deux faces. Il faut peiner pour gravir le mont au sommet duquel se trouve le sanctuaire. Mais les prières dites, c'est la fête.

Mais je n'ai pas encore donné de définition du mot : "sanglier". Je vais en essayer une : "paysan". C'est un paysan bien planté sur la terre. Il connaît les arbres, les plantes, les ruisseaux et il connaît leurs lois qui sont aussi celles de l'homme; il connaît la nature et son catéchisme. Parfois à table, après les foins par exemple, la conversation venait sur quel-

qu'un qui avait trafiqué, usé de combines, triché sur la marchandise... Au bout d'un moment, Auguste intervenait :

- Moi, je n'aurais jamais fait ça.

Comme un coup de hache. Pas un mot d'explication, mais la conversation sur ce sujet était terminée.

Les calculs de productivité et de rentabilité ne l'intéressent pas. Entasser beaucoup d'animaux dans le même bâtiment pour recevoir beaucoup d'argent, ça ne l'intéresse pas. Ce n'est pas lui qui achètera un tracteur neuf ou une voiture neuve. Tout ça ne plaît pas aux pontifes de notre intelligentsia politico-économique. Hitler ferait des fours crématoires pour éliminer ces parasites. Mais eux pensent : "Oh ! ce sont des sangliers. C'est une race qui disparaîtra avec le temps... et le progrès."

Je parle facilement de ceux que je connais. Ceux que je connais, c'est ceux que j'aime. Et mon ami le plus proche, c'était Auguste. Retournons encore à Auguste, car, en plus, c'est le roi des sangliers.

Ça nous est arrivé plusieurs fois, chez lui à Quilligouès, de nous asseoir à la grande table de ferme. Nous nous mettions en bout de table et au lieu de nous regarder et de parler, nous nous tournions de côté dans l'axe de la table et gardions le silence, sans que nous nous soyons donnés le mot. Une demi-heure ou plus. De temps en temps, un regard, un petit sourire. Et le songe creux reprenait.

Quand je repense à tout ça, je me dis que c'est avec le ventre que nous nous sentions. Nous étions bien. Alors pourquoi parler ? Et je me dis aussi que si j'étais comme ça avec Auguste, c'est que moi aussi je suis un sanglier. Je ne m'en étais jamais aperçu. J'en suis fier et j'espère le rester jusqu'à mon dernier jour.

Parfois aussi, Anne, la femme d'Auguste, toute petite, toute menue, toute tordue, toujours active, toujours souriante venait s'asseoir à l'autre bout de la table, face à nous et nous regardait avec un grand sourire. Elle était dedans elle aussi.

Une fois (j'étais parti en retraite à Plouha, assez loin de Plounéour), un ami à moi, Philippe Canevet, boulanger à Saint-Thégonnec, me téléphone :

- Pourquoi ne viens-tu pas à Plounéour ? On parle de toi, on a envie de te voir.

Alors, je lui parle de mes problèmes de santé. Cinq opérations dans la tête pour un adénome hypophysaire. Bilan : le nerf optique esquinté. Je n'y vois ni pour lire, ni pour conduire.

- Écoute, moi je te prends chez toi, tôt. Je te dépose au Relecq. Tu fais ta tournée tout seul à pied. On se donne rendez-vous le soir, je viens te prendre et tu dors chez moi.

Ainsi fut fait, c'était une journée de décembre pluvieuse.

Quilligouès, le village d'Auguste, est à moins de 500 mètres du Relecq. J'étais content, en montant la côte, de le revoir. Je frappe à la porte de devant. Pas de réponse. Porte de derrière. Pareil. Je vais voir chez Jeannette. Jeannette est sa fille. Elle a construit une maison à cinquante pas de là, pratiquement dans le même jardin. J'arrive et j'y trouve Jeannette et Anne. Au bout d'un moment, je demande :

- Où est Auguste ?

C'est Jeannette qui me répond :

- Il est mort.

- Ah !

- Oui... la vésicule biliaire...

Je n'écoutais plus. Je regardais Anne devant moi. Elle baissait la tête. Je m'approchai et la pris dans mes bras. Et nous avons versé tous deux une petite larme à Auguste. Puis, quelque temps après, elle m'a dit :

- Tu manges avec moi ? (drôle de façon de faire une invitation)

J'ai répondu :

- Oui. (drôle de façon de répondre à une invitation)

Mais elle était heureuse. Et moi aussi. On n'a pas parlé d'Auguste, mais il était là et on le sentait.

Je quittai Anne et repris la route du Relecq pour continuer mon pèlerinage, tout en songeant à Auguste. Et une image me revint à l'esprit.

J'étais sur mon tracteur. Je pris à droite la montée de Quillioguès parce que mes champs étaient là-haut. Quand je vis une silhouette devant moi, qui descendait la côte d'une démarche allègre et presque dansante, comme celle d'un gamin qui va rejoindre ses camarades pour s'amuser avec eux. C'était Auguste. Il était plus âgé que moi et déjà en retraite. Il tenait ses boules sous son bras et allait retrouver au Relecq ses collègues pour quelques parties de boules dans l'après-midi. Sa démarche scandait ses pensées (je crois que je les connais par cœur) : "Qu'ai-je fait au Bon Dieu pour être payé à ne rien faire ?... Bah... Il ne faut pas cracher dans la soupe..."

Il aimait les hommes, il aimait la vie. Il était heureux.

Bon, je disais donc : "sanglier" = paysan. Mais ceci ne me convient pas. Car je connais de purs sangliers qui ne sont pas paysans. Je dois donc revenir à mon intuition première qui m'a traversé au cours de ce repas dans et devant la montagne. J'avais pensé à un pèlerinage druidique. Oui, les sangliers sont des Gaulois. Ils vivent à l'intérieur et leur vie intérieure est intense. Ils trouvent à l'intérieur le Germe, l'acte créateur et ils y perçoivent aussi le Terme. Donc ils sont bien chez eux dans leur peau. Donc ils n'ont aucune agressivité, aucune méchanceté. Ils ne font pas de prosélytisme. Ils n'ont aucune doctrine. Et ils savent bien que les autres, s'ils ne trouvent pas la vérité en eux-mêmes ne la trouveront pas ailleurs.

Je connais de purs sangliers qui vivent dans les premiers contreforts des Vosges et je suis sûr qu'il y en a plein en Auvergne, dans le Languedoc, dans tous les coins de nos campagnes gauloises. Et aussi, bien sûr, dans nos villes. Tous ces gens ont reçu à travers les siècles et les millénaires, sans aucun code écrit, le message des druides antiques. Et je suis certain que, malgré notre Kivilisation bruyante, bull-dozerienne, psychophage, sous la bannière de San Ordinatorio, nos enfants entendront le même appel, et entreront dans une vie plus intense et plus sereine.

Quand j'étais petit, les gens savants souvent me disaient : "Si tu veux bien connaître le français, il faut que tu apprennes le latin."

Et maintenant, j'ai grandi, même vieilli, fait et regardé beaucoup de choses, je me dis à moi-même : "Si tu veux bien apprendre le gaulois, il faut étudier le breton."

Car le breton, le gaulois armoricain, est la seule chose qui nous reste de la langue gauloise. Et ce sont les Gaulois qui, à partir du matériau de la langue latine, ont construit notre langue et sa musicalité, et la finesse et les nuances de son expression.

Chilpéric, vous connaissez ? C'est un roi de France. Chilpéric, ça sonne français ou gaulois ?...
Je préfère Abraracourcix !

Je me suis fait un comité d'honneur des sangliers (dans ma tête) et j'y ai mis :

- Messieurs François Rabelais et Michel de Montaigne,
- Monsieur William Shakespeare (s'il n'est pas celte, il mérite de l'être),
- et, de nos jours, Messieurs Georges Bernanos et Antoine de Saint-Exupéry.

J'étais en train d'élaborer ma conclusion et voilà que des pensées adjacentes n'arrêtaient pas de me harceler. Ça a duré quelques semaines. Un jour, une voix intérieure m'a dit : "Prends cette voie".

M'y voici donc. Je n'arrêtais pas de penser à ces jeunes de 18 ans qui se laissent séduire par un dealer, et à ces grands jeunes gens qui, la poche pleine de prestigieux diplômes, trouvent un emploi et se flinguent à 25-30 ans comme s'ils n'avaient aucune envie d'entrer dans le monde des adultes. Et cette pensée me fait mal au cœur, mal au ventre.

Et toi, Monsieur le Président de la République,

Toi, Monsieur le Ministre de l'Éducation Nationale,

Et vous, chefs d'entreprise et cadres,

Vous les chercheurs, les éducateurs, les prêtres,

J'espère que cette pensée vous fait, comme à moi, mal au cœur, mal au ventre.

Oui,... si tu es un homme...

Et bien, la voie était bonne. Elle me conduisait pile dans mon sujet.

Voilà. A chacun de jouer sa vie. J'aurais encore beaucoup de choses à dire. Mais je vais rentrer mes poules, en poussant mon cri de sanglier

AEIOUY

Et vivent la Gaule et les Gaulois.

Ou, comme me l'écrivait un ami qui est mi breton mi bourguignon

Mort aux cons ! Vivent les Bretons !

Chapitre II

CHAMBRE 365

J'étais dans mon lit d'hôpital, à Saint-Brieuc. Et dans l'autre lit, se trouvait un homme, plutôt petit. Je remarquai sa façon de marcher et d'aller jusqu'à la fenêtre d'où on pouvait voir la sortie. Et je remarquais comment il la contemplait avec nostalgie, avec avidité.

Un jour, je me postai au pied de son lit et je lui dis :

- Tu es Tsigane, toi.

(C'était un peu osé de ma part : je n'avais jamais vu de Tsigane, ce n'est pas fréquent en Bretagne).

Il n'a pas répondu tout de suite : il s'est levé et on a parlé. Il m'a raconté l'histoire de sa famille, enlevée par les armées de Napoléon à Moscou, pour venir chanter à Paris. Je lui dis :

- Vous, les Tsiganes, vous apprenez la musique en tétant votre mère.

- C'est un peu ça, mais il y a aussi les voyages dans la roulotte.

- Oui, les sabots du cheval qui donnent le rythme et les cahots de la route.

- Et le vent, a-t-il ajouté en levant son index gauche.

- Et comment ça se passe avec les Gitans ?

- Oh, bien. On se réunit de temps en temps. Alors, il y a une prairie et les jeunes gens s'y mettent. Et c'est la bagarre à mains nues. Les vieux sont assis tout autour. Ils se régalent. Mais ils ont l'œil au cas où il y en aurait un qui sortirait son couteau.

- Et pourquoi tu ne joues pas avec ton père, à Paris ?

- J'aurais dû y être, bien sûr.

Il se fit un lourd silence. C'était le côté sombre de sa vie.

- Quand je suis revenu de la guerre d'Algérie, Père m'a dit : "Prends mon violon, je ne peux plus jouer, je suis trop vieux". J'ai pris le violon mais je n'ai pas pu jouer. La guerre d'Algérie avait tout cassé. Alors j'ai pris les cordes du violon, je les ai arrachées et j'ai dit : "Je ne jouerai pas ta musique".

Une famille de Tsiganes vivant à Paris depuis 150 ans, c'est une chose qui ne pouvait pas échapper au regard perspicace de notre administration française. Ils durent recevoir quelques visites d'assistantes sociales. A la fin, le vieux a dit :

- C'est bon : les petits iront à l'école.

Plus tard : même tabac. Mais ici c'était plus dur. Le vieux a fini par dire :

- C'est bon : on prendra nos cartes d'identité.

Les armées de Napoléon n'en avaient pas demandé tant quand elles les avaient embarquées à Moscou pour venir faire leur musique à Paris. Où est le progrès ?

Plus tard encore, le grand garçon a reçu sa lettre de mobilisation pour l'Algérie. Ce n'était pas une demande, c'était un ordre. Ici, le vieux n'a rien dit.

Ce n'est pas lui qui m'a raconté ça. C'est moi qui essaie de comprendre comment les choses se sont passées. Comment lui, Tsigane, il est parti en Algérie pour combattre les Algériens. C'est gros, non ?

Et la torture dans le camp ! Elle a beau se passer dans le coin le plus reculé, électrodes ou couteau, tout le monde entend les hurlements de douleur. Ça vous noue du côté du plexus solaire et de l'estomac. Aucune musique ne peut en sortir.

La guerre d'Algérie, notre Kivilisation francke, d'un croc, avait bouffé sa musique, son âme, du coup, il avait perdu sa famille.

Et maintenant, il est à l'hôpital pour désintoxication parce qu'il boit du vin dans les bistrots. Et j'entends encore le médecin chef de service qui l'aborde avec une ironie mordante :

- L'eau c'est plein de microbes, hein ? Le vin c'est meilleur et ça brûle l'estomac et ça conduit à l'hôpital.

Je l'aurais bouffé, ce toubib ! Et je sens mon copain qui s'est enfermé en lui-même et qui murmure tout bas : "Pauvre con, va !" Les Francks lui ont tout bouffé l'intérieur et maintenant, il n'est plus que, très exactement, rien.

Notre Kivilisation francke est en surface incolore, inodore et sans saveur, mais au fond sournoise et vicieuse. On ne fabrique plus de croix pour crucifier Jésus : on a trouvé mieux. Et mon ami tsigane, qui n'a pas eu le temps de me dire son nom, il s'appelle... il s'appelle... Je n'ose pas dire son nom... mais je crois que vous l'avez deviné.

Le même jour, arriva enfin celui qui devait occuper le lit du milieu : le "personnage encombrant". C'était un grand gaillard, costaud mais septuagénaire ou plus. Il se servait d'une canne. Il paraissait d'une santé florissante mais son médecin, ne lui trouvant aucune maladie, l'avait envoyé à l'hôpital pour un bilan de santé. Il n'avait pas l'air d'aimer ça. Il était constamment bourru et en rogne, et alors il prenait sa canne, qu'il n'avait pas quittée au lit, et il en jouait violemment du tambour sur le plancher. Pas rigolo pour les deux collègues. Surtout la nuit, parce que la nuit c'était pareil. J'en dis un mot à l'infirmière, qui en parla au médecin.

Le lendemain matin, l'assistante du docteur arrive me voir.

- Vous avez bien dormi ?, me dit-elle avec un petit sourire.

- Oui, je fais avec un grand sourire (on parle bas parce que la personne concernée c'est le lit à côté).

- Ah ? elle me fait.

- Oui, on a parlementé... Enfin c'est moi qui ai parlementé : la canne a passé la nuit dans le placard là-bas (que je lui montre du doigt). Et elle y est toujours.

Alors elle m'a fait le grand sourire. Et quand elle est partie, je vous jure que je ne l'ai pas regardée. Ma doué... quelle beauté ! C'est une grande, belle, jeune femme. Qué splendor ! Parole : je ne l'ai pas regardée. Sa démarche était souple, élégante et ses cheveux bruns avaient les reflets roux du cuivre. Une déesse. Vrai, je n'ai pas eu le temps de la regarder. Elle était déjà sortie de la chambre. Elle portait une robe longue, noire.

Cet après-midi-là, notre compagnon de chambre reçut la visite de sa famille. Je pense sa fille et ses deux petites jeunes filles de Bourbriac. Vous ne connaissez pas l'accent de Bourbriac ? Alors, si vous voulez vous régaler, prenez un billet aller-retour pour Guingamp et sillonnez les petites routes de Bourbriac. C'est un accent très chantant et très rigolo. La dernière note sur la dernière syllabe s'envole. C'est un parler très vif, le bourbriacais. Le vieux était ravi et la canne ne bougeait pas.

J'ai déjà dit quelque part qu'il y avait quatre dialectes de breton en Bretagne, mais si on voulait compter les variantes, ce serait plus dur. Oui, mais la télé dit : "Chers petits oiseaux, ce n'est pas bien de chanter la langue française. Il faut la parler selon la grammaire, comme moi. Certains disent que je parle mal le français mais il faut le parler comme je le parle." Et l'opération de nivellement commence.

A Bourbriac, le petit qui tète sa mère, sa mère lui parle. Elle lui parle en bourbriacais. Et son petit suce le bourbriacais en même temps que le lait. Et quand il parlera, il parlera naturellement le bourbriacais. La mère Tsigane c'est pareil. Elle chante en allaitant son petit. Et son petit apprend ainsi la musique. Ce sont des gestes très simples, très beaux, inspirés par l'amour.

Ceci se passait à l'hôpital La Beauchée de Saint-Brieuc, dans la chambre 365 et, le "365 fenêtre"... c'était moi.

Chapitre III

TAILLEURS ET CONCASSEURS DE PIERRE

Je le croyais bien bouclé, mon petit essai sur les “sangliers”. Et il l’était en effet. Mais le champ est vaste et je me sens obligé de reprendre la plume.

Un jour, j’ai vu travailler un tailleur de pierre. C’était dans le Morvan, c’était du granit, c’était à l’abbaye de la Pierre-qui-Vire.

J’aime beaucoup l’abbaye de la Pierre-qui-Vire. J’aime beaucoup les Bénédictins. On est toujours à l’aise chez eux. J’ai remarqué que plus les hommes sont intransigeants pour eux-mêmes, plus ils sont tolérants pour les autres.

Donc, mon tailleur de pierre, devant son bloc de granit; et moi, me promenant, j’arrive devant lui et je m’arrête pour le regarder (car ce n’est pas courant de rencontrer un tailleur de pierre). Comme je ne l’embête pas avec des paroles ou des questions, c’est lui qui se redresse avec son marteau et son burin. Il pose son burin sur un point précis du bloc et, se tournant vers moi, il me dit :

- Tu vois, si je cogne ici, je bousille tout.

Bien sûr, je n’ai rien vu. Mais il voyait, lui, c’est le principal.

Parlons un peu des tailleurs de pierre (ils ne sont pas nombreux) et comparons-les à Polytechnique (ils sont nombreux). Casseurs et concasseurs de pierres.

Polytechnique fait du béton pour construire les grands bâtiments publics et du goudron pour le revêtement des routes. Les tailleurs de pierre (avec les maçons) ont fait les basiliques romanes, les châteaux-forts, les enceintes fortifiées des villes.

J’ai voulu calculer la surface de pierre taillée qu’il a fallu pour construire l’enceinte fortifiée de Dinan. J’ai estimé que la longueur de la muraille était de 10 km et je suis arrivé à une surface de 1 million de mètres carrés de pierre taillée (granit), sachant qu’une pierre taillée l’est sur cinq faces, la sixième, brute, s’enfonçant dans la maçonnerie.

Pendant ce temps-là, Polytechnique a cassé, concassé, fracassé de la pierre, beaucoup de pierre. Ce n’est plus en charrette à âne qu’on va vers le concasseur, comme autrefois vers la carrière. Non, c’est un camion de 10 tonnes au moins, qu’il faut. Peu de boulot, beaucoup de machines, rendement énorme. Et le résultat : rien de beau.

Comment un architecte aujourd’hui ne se rendrait-il pas compte qu’aucune construction moderne ne peut se comparer à la basilique d’Orcival, toute humble, au milieu de son petit village en plein cœur du Massif central ?... Je dis Orcival, je pourrais en citer cent cinquante.

Quand je travaillais à Paris, il me fallait souvent prendre la rue des Saints Pères et, pour cela, enfilez une arche sous le bâtiment du Louvre. Là, se trouvait une petite entrée du musée, qui menait directement à la salle des antiquités romanes. Inutile de vous dire que je m’y arrêtais souvent, surtout que l’on pouvait y voir deux belles têtes de Christ. On y voyait aussi des moulures en plâtre, représentant les trois porches de Saint-Gilles-du-Gard (je crois) avec la multitude des personnages et animaux qui peuplent ces trois porches. Du

beau boulot. Du boulot parfait. Il n'y manquait que la pierre vivante et vibrante. Ça m'avait un petit air de chambre mortuaire. Ça me donnait mal au ventre. Ça me donnait juste l'envie de prendre ma bicyclette et de pédaler jusqu'à Saint-Gilles-du-Gard pour voir tous ces petits bonhommes qui sont sous les porches et comment ils réagissent quand le soleil vient les taquiner.

La grande loi de l'univers : hommes, animaux, végétaux, minéraux, la grande, la seule loi c'est l'amour. Pourquoi le tailleur de pierre sait-il où la pierre va fendre ? C'est parce qu'il aime la pierre. On ne connaît bien le bois que si on l'aime. Et on ne connaît une personne que si on l'aime. Comme dit Mozart, "Le génie c'est l'amour, l'amour, l'amour". Aujourd'hui, on a beaucoup d'ingénieurs mais peu de génie.

Je suis toujours devant mon tailleur de pierre à la Pierre-qui-Vire et je songe à ce grand siècle de l'art roman, et je songe à ces milliers de tailleurs de pierre qui travaillaient autour d'un chantier de construction. Un boulot banal, monotone, idiot ? Non. Pour tailler la pierre, il faut l'aimer. Et quand on aime, le travail n'est plus monotone. Dans une basilique romane, toutes les pierres qui entrent dans la construction sont taillées.

Je me souviens d'une émission que j'ai entendue, il y a dix ans à peu près. Le sujet en était : la monodie du chant grégorien. Pourquoi le chant grégorien n'est-il pas polyphonique ? Et je pense que c'était un Bénédictin qui était interviewé. Il nous sortit un enregistrement qu'il avait réalisé au Thoronet, une abbaye cistercienne dans l'arrière-pays niçois. Tout cela pour nous montrer que la monodie pouvait très bien devenir polyphonique. Et il y réussit. C'était un chanteur (russe je crois) qui chantait l'Alleluia de Pâques : Pascha nostrum immolatus est Christus (Notre Pâque a été immolée : le Christ). C'est très court, mais plutôt acrobatique. Le chanteur chantait une phrase, puis faisait une pause en attendant. Car dès qu'il avait chanté, toutes les pierres reprenaient, j'ai bien dit toutes. Et dans tout le chant, c'était alternance du soliste et de la réponse du chœur de pierres. C'était sublime.

L'acoustique. Je pense que les architectes du XII^e siècle ne connaissaient pas cette science. Mais ils voulaient de beaux matériaux et construisaient du beau. Citez-moi une basilique romane où l'acoustique soit mauvaise ou médiocre. Citez-moi un hall de gare où l'acoustique soit correcte.

Et n'essayez pas de me faire croire que le concasseur c'est un progrès.

A Fontevault, comme ils avaient beaucoup de visiteurs, des seigneurs, des princes et aussi des lépreux, ils décidèrent de construire une multicuisine, où les odeurs de l'une ne se mélangeraient pas à l'autre. C'est une rotonde centrale très pointue, entourée de six (je crois) absidioles. La poule et ses poussins. Je fais confiance aux techniques artisanales du XII^e et je suis persuadé que cette cuisine a bien fonctionné. Maintenant, bien sûr, elle n'a plus cet office. À quoi elle sert ? à des concerts et des enregistrements.

- Ah ?

- Et oui... à cause de l'acoustique.

- L'acoustique ? Est-ce bien nécessaire pour cuire un poulet ?

- S'il vous plaît Madame, ne m'en demandez pas trop.

- Et l'encaustique, dit un troisième qui n'avait rien entendu...

Toute la création chante le Créateur. Toute : le ciel et ses étoiles, le vent et les nuages, les rochers, les arbres, les plantes, toute, sauf l'homme, s'il est animé par l'orgueil et qu'il se prend lui-même pour le Créateur.

Avec ça, j'ai complètement oublié de vous parler de la perle, du chef d'œuvre absolu, du sanctuaire des noces du soleil et de la pierre qu'est la crypte de la cathédrale d'Auxerre. Une crypte, par définition, est massive et obscure. Elle est massive parce qu'elle doit supporter le poids de l'édifice supérieur. Elle est obscure parce qu'elle ne peut se payer le luxe de belles verrières qui affaibliraient le support qu'elle est par définition. Ce sont donc de petites meurtrières. La crypte étant, comme l'église, orientée vers le soleil levant. Dans l'ouverture évasée, l'angle de la pierre qui reçoit le soleil n'est pas le même que l'angle opposé. De plus, la pierre qui reçoit le soleil n'est pas seulement taillée mais polie, contrairement à la face qui lui fait vis-à-vis qui est tout simplement taillée. Ici rien n'est fait pour l'esthétique. Tout est fait pour la lumière. C'est la lumière qui se chargera de l'esthétique, et, plus encore, du beau absolu, vivant, vibrant.

Quand on est devant la meurtrière, on a donc une idée de l'épaisseur du mur. Plus ou moins un mètre. Les piliers aussi sont massifs, mais élégants.

La forme de la crypte est une demi-sphère, ou même plutôt une demi-ellipse. C'est le chœur de la cathédrale qui est au-dessus. Deux rangées de colonnes dessinent la demi-ellipse. Bon, c'est solide, d'accord, mais il faudrait de la lumière. Alors, on construit, dans l'axe du soleil levant, une abside. Comme elle n'a rien à supporter de l'édifice supérieur, elle, on peut se payer le luxe de trois grandes verrières. Oui, mais cela fait un flot trop violent de lumière. Alors l'architecte (on est au XI^e siècle) a eu l'idée de placer, au milieu de la première rangée de colonnes, juste dans l'axe, une colonne fluette et crénelée qui jure un peu entre les colonnes voisines, et qui a pour rôle de diffuser la lumière. Et elle le fait miraculeusement bien. Je ne pense pas que cela figure dans les manuels de Polytechnique. Mais, si un polytechnicien voulait m'expliquer le mécanisme de cette diffusion, je l'écouterais volontiers.

Voilà le dispositif mis en place. Passons maintenant au spectacle. Il est féérique, paradisiaque.

Je me promène tout doucement, de peur d'en rater un brin, en suivant la première rangée de piliers. A chaque pas, le spectacle change. La lumière n'est pas fixe, elle glisse seulement comme une caresse. La pierre n'est pas immobile, elle frémit, vibre et jouit. Les ombres restent ombres parce que ce sont elles qui nous font distinguer la lumière, mais elles-mêmes sont lucides. Il n'y a pas un coin que la lumière n'atteigne. Tous les arcs des piliers, tous les berceaux des voûtes sentent la caresse, un peu comme la caresse d'un vent léger dans les feuillages ou comme le mouvement d'une mer calme.

Je suis aux anges. C'est une merveille absolue. L'union du soleil et de la pierre est totale. J'ai vu une femme comblée.

Parmi les personnages des santons de Provence, il y en a toujours un qui ne fait rien, ne dit rien, il ouvre seulement des yeux tout grands. C'est le ravi. Et bien moi, ici, je suis le ravi.

Voulez-vous savoir comment Jésus parle de la lumière ? Jésus a dit :

Si les gens vous disent :

D'où êtes-vous ?

Dites-leur :

Nous sommes venus de la lumière

Là où la lumière est née

Elle s'est levée et manifestée

Dans leur image

*S'ils disent : Qui êtes-vous ?
Alors dites : nous sommes ses fils
Et les élus du Père le Vivant.
S'ils vous demandent :
Quel est le signe de votre Père le Vivant ?
C'est un mouvement et un repos*

Evangile de Thomas, Log. 50

Et puis. Et puis tout à coup, s'allument quelques ampoules électriques. Tout est bousillé. (J'avais oublié de vous dire que j'avais demandé à l'ouvreuse d'éteindre les lumières). J'entends du bruit en haut des marches. Ce sont des touristes, bien sûr. Ils n'arrêtent pas de parler et de faire des commentaires. Et moi, je pense que devant le merveilleux, il n'y a qu'une attitude : le silence.
Et je sors.

VISION DE LA FEMME

Puis un grand signe parut dans le ciel : une femme revêtue du soleil, la lune sous ses pieds et, sur sa tête, une couronne de douze étoiles. Et elle crie dans les douleurs et le travail de l'enfantement.

Puis un autre signe parut : un grand dragon couleur feu avec sept têtes et dix cornes et, sur ses têtes, sept diadèmes. Et, de sa queue, il balaie le tiers des étoiles et les jette sur la terre.

Puis il se posta devant la femme qui allait enfanter, afin de dévorer son petit sitôt né. Et elle enfanta un fils mâle : celui qui doit paître les nations avec une verge de fer. Et son enfant fut emporté dans le ciel auprès de Dieu et de son trône. Et elle s'enfuit dans le désert jusqu'à une retraite que Dieu lui a préparée pour qu'elle soit nourrie douze cent soixante jours.

Puis il y eut une grande bataille dans le ciel : Michaël et ses anges combattaient contre le dragon. Le dragon et ses anges engagèrent la bataille mais ils n'eurent pas le dessus et il fut précipité, lui, le grand dragon qui est l'antique Serpent, qu'on appelle aussi Diable et Satan, il fut précipité avec ses anges sur la terre et leur place ne se trouva plus dans le ciel.

Quand il fut descendu sur terre, le dragon furieux partit à la recherche de la femme qui avait enfanté un fils mâle. Mais les ailes du grand aigle furent données à la femme pour qu'elle s'enfuie jusqu'à sa retraite au désert, où elle sera nourrie pour un temps, deux temps et la moitié d'un temps.

Alors, furieux, le dragon ouvrit la gueule et vomit un grand fleuve pour noyer la femme. Mais... mais... la terre vint au secours de la femme : elle ouvrit la bouche et absorba le fleuve.

Furieux, le dragon partit faire la guerre au reste de la descendance de la femme : je veux parler de ceux qui observent les commandements de Dieu et portent le témoignage de Jésus.

*Apocalypse de saint Jean,
Chapitre XII*

Chapitre IV

VAGABONDAGES

Vous avez entendu parler d'Alienor d'Aquitaine ? Une super nana comme il en faudrait aujourd'hui, non pas occupées de leurs fesses mais du monde qui les entoure.

Elle naît vers 1120 à Poitiers, qui sera son fief et où elle revient le plus souvent qu'elle peut. Son grand-père est troubadour. Elle y tient sa cour et, à sa cour accourent les troubadours. C'est là qu'on définit les règles de la "fin amor". Elle sera imitée et continuée plus tard par sa fille Marie de Champagne, pour qui travaille et écrit Chrétien de Troyes.

Elle devient reine de France puis reine d'Angleterre et aura dix enfants, dont Richard surnommé Cœur de Lion.

Richard, roi d'Angleterre, partit à la croisade et, au retour, dans la tempête, s'échoua au nord de Venise en plein chez son ennemi juré dans l'empire romain germanique. Il sera prisonnier plus d'un an et Alienor écrit au pape une lettre pas du tout polie ni gentille. "Moi, Alienor d'Aquitaine, reine d'Angleterre par la colère de Dieu, je m'adresse à celui qui est assis sur le trône de Simon Pierre..." Et elle avait raison, car c'est le pape lui-même qui avait édicté les règles protégeant tout le temps de leur absence les Croisés ainsi que leur famille et leurs biens : "la trêve de Dieu". Or, le pape n'a pas bougé le petit doigt. Finalement une rançon est fixée : une cargaison phénoménale de minerai d'argent. Alienor conduit la flottille sur le Rhin jusqu'à Cologne. Et il y a un jugement. Richard parle et fait pleurer tous ses juges. Il était lui-même troubadour comme son arrière-grand-père.

Puis Richard s'embarque pour rentrer chez lui. Ils descendent le Rhin jusqu'à Anvers. Sur le trajet, en traversant les villes, les gens sur les quais les saluent avec de grands gestes de sympathie. L'Europe est déjà là.

Je veux chercher des fleurs sauvages...

- Vous avez votre carte de fidélité ?
- Non, madame.
- Vous en voulez une ?
- Non, madame.

C'est le grand magasin. Tant que je pourrai me servir sans carte de fidélité, je m'en passerai. Je n'aime pas ça.

Par contre, à la pharmacie, si je n'ai pas ma carte Vitale, on ne pourra pas me servir. Les filles sont sympa et me font l'avance du médicament le plus urgent. Il faudra donc que, à 74 ans, je reprenne ma bicyclette pour aller au bourg après avoir monté les lacets de Kervel, en prenant soin de mettre dans ma poche la fameuse carte Vitale.

Ce n'est plus la machine au service de l'homme, mais l'homme au service de la machine. J'ai parlé là de deux cartes mais bientôt un homme civilisé moyen, après avoir soigneusement fouillé tous ses tiroirs, pourra en réunir 150, qui lui permettront de se présenter devant n'importe quelle administration ou magasin. Et le commerce fournira à bon prix une petite roulotte avec porte-cartes et notre citoyen moyen ne voudra plus se faire photographier que debout et tenant la poignée de son porte-cartes.

Et il y a des techniciens, des savants, qui s'occupent de la perfectionner, cette machine. Comme au 1^{er} siècle, dans la Rome des Césars, il y avait la Bête et ses adorateurs, et la Bête voulait se faire adorer de toutes les nations de la Terre.

La Bête... l'Ordinateur... Même tabac !

Veillez m'excuser, duchesse d'Aquitaine. Vous n'avez pas connu ça; mais si vous l'aviez connu, vous n'auriez pas aimé.

Avez-vous entendu parler de Robert d'Arbrissel ?

C'était un ermite qui vivait quelque part entre Bretagne et Anjou, près de Craon je crois. Son évêque, qui était celui de Rennes, lui écrit : "J'entends dire que, pour un ermite, tu vis bien entouré : des hommes, des femmes de bonne ou moins bonne vie..."

Effectivement, un beau jour, il prend son bâton en disant : "Ici ce n'est plus un ermitage, c'est un moulin." Et il part, suivi de toute la bande. On traverse la Loire. Un jour, on arrive à Fontevrault. Robert regarde le paysage puis il plante son bâton en terre. "C'est ici qu'on va construire."

Donc, deux monastères jumeaux et l'église. Un monastère pour hommes et un pour femmes. Ils vivent séparés mais se trouvent réunis à l'église. Le père abbé est une femme, non pas une vierge, une veuve. Ce qui fait que les moines, chevaliers de Dieu, sont devant leur abbesse comme les autres chevaliers devant leur dame. J'ai bien dit "dame". Je n'ai pas dit "star" ni "vamp".

Si j'ai fait un détour par Fontevrault, c'est que Alienor aimait beaucoup Fontevrault et qu'elle y vécut plusieurs années, vers la fin de sa vie, et y mourut.

Mais elle restait toujours à l'écoute des événements. Et voici que Richard mourut brusquement et bêtement. Il inspectait une muraille quand, de là-haut, on lui expédia une flèche qui le traversa de l'épaule à la colonne vertébrale. On lui amena le coupable et il dit : "Laissez-le aller."

Richard mort, la succession revient à son dernier fils, Jean Sans Terre. Or Jean Sans Terre est très brouillon (j'emploie un terme gentil). Alienor a peur que le roi de France ne profite de l'aubaine et ne le mette à mal. Elle se demande comment se concilier les bonnes grâces du roi de France. Et un beau jour : "Et si je mariais le Dauphin ?"

Elle a 72 ans, elle est à Fontevrault, on est en plein hiver. Elle traverse les Pyrénées (il n'y a pas de TGV) et va jusque chez sa fille, qui s'appelle aussi Alienor et qui est reine de Castille. Elle a trois filles. Alienor pensait que l'aînée ferait son affaire, mais elle est déjà mariée. La cadette ne l'intéresse pas beaucoup. Par contre, la petite Bianca, 11 ans...

La petite Bianca sera appelée Blanche de Castille et deviendra la mère de notre bon roi Saint Louis.

Oui mais...

Si je me mets à cueillir toutes les petites fleurs du chemin,
Jamais j'arriverai à la maison.

Je suis obligé de faire un couplet sur les troubadours. Ceux qui ont écrit les romans de la Table Ronde étaient des trouvères et parlaient la langue d'Oïl. Ils ont écrit et on possède aujourd'hui presque tous ces écrits. Les troubadours parlaient la langue d'Oc mais n'écrivaient pas. On ne possède d'eux que peu de morceaux (deux poèmes de Richard seulement). Et on peut penser que beaucoup de leurs noms ont sombré dans l'oubli.

Et pourtant il y a des chances que dans les régions de l'Aquitaine, du Languedoc, de la Provence, ça devait bouger beaucoup et avoir des répercussions, non seulement chez nous mais dans les pays voisins.

Oui, ça a bougé en Ombrie...

Le père de celui qu'on appellera plus tard François d'Assise est marchand de drap et François le seconde. Il est un bon second, car il fait la fête, le soir, avec toute une bande de jeunes. Ça fait de la publicité pour l'échoppe. Le père le voit bien, et la bourse de François est toujours pleine. On peut festoyer à l'aise. Dans le groupe, la langue parlée est le français, plus exactement la langue d'Oc.

Le père va souvent à Amiens acheter du drap. François l'accompagne. A chaque étape, il se renseigne pour savoir s'il y a un troubadour qui chante et il ne le rate pas.

Ce qui fait que, quand il va rentrer, il pourra chanter plein de chansons de troubadours.

Quelques années plus tard, un auteur italien, Monsieur Dante, vous connaissez ? se met à écrire la "Divine Comédie". Il visite (en esprit) l'enfer, le purgatoire, le paradis. Son guide, c'est Monsieur Virgile, que je ne vous présente pas. Ils rencontrent beaucoup de monde, bien sûr, et tout le monde s'extasie de voir venir à eux Monsieur Virgile et, bien sûr, on parle de ses œuvres. A part celles de Virgile, on ne parle jamais d'aucune autre œuvre, sauf...

Sauf du grand Lancelot en prose (qui est du début du XIII^e siècle). Il est cité deux fois. Alors je veux en survoler quelques petits passages.

Lancelot a été recueilli par la fée Viviane quand ses parents sont morts. Elevé par elle puis conduit chez le Roi Arthur pour y être fait chevalier, il tombe amoureux de la Reine Guenièvre. Il se cache dans les bois. Deux demoiselles, envoyées par Viviane, le trouvent et lui disent :

- Notre dame nous a envoyées vers vous car elle a oublié de vous faire, avant votre départ, une recommandation importante, celle-ci : “ne laissez pas occuper votre cœur par des amours légères, qui vous conduiraient à la paresse. Placez-y un grand amour qui vous fera accomplir de grandes choses”.

Il se rend à une grande assemblée. C'est le terme qu'emploie l'auteur. On pourrait aussi bien dire : bataille, tournoi. Mais je garde “assemblée” parce que les dames se trouvent aux créneaux pour voir les beaux faits d'armes. Lancelot sait que la reine est là. Il se fait faire une armure en noir et il monte un cheval noir. Appuyé sur sa lance, près de la rivière, alors que les combats ont déjà commencé, il rêve, attendant un signe de sa dame.

Je suis obligé de parler du rêve parce que sa place est importante dans les romans de la Table Ronde, et je pense moi aussi que le rêve est créateur.

Un chevalier, un jour, se rendait chez le Roi Arthur. C'était l'hiver, la neige recouvrait le sol. Il voit voler un corbeau et lui lance un javelot. Le corbeau noir tombe sur la neige blanche et son sang s'y répand. Et le chevalier entre en contemplation.

Il a été aperçu du château d'Arthur et Keu, le sénéchal, dit :

- Il tarde un peu, je vais le chercher.

Il arrive au grand galop et crie au chevalier de venir. Celui-ci se retourne vivement et blesse Keu à la jambe d'un coup d'épée.

Quand il rentre, Gauvain lui dit :

- Il ne faut pas aborder les gens comme ça. Il est peut-être dans son rêve. Je vais aller le chercher.

Et Gauvain s'arrête à quelques mètres du chevalier. Au bout d'un moment, l'autre se retourne.

- Tu vois, j'étais en train de penser à mon amie. Elle a le teint comme la neige, ses lèvres sont rouges comme le sang de l'animal et ses cheveux sont noirs comme ses ailes.

Le Roi Arthur lui-même est coutumier de ces évasions dans le rêve, même en pleine conversation, car il est toujours entouré. Et quand on veut l'en sortir, il n'est pas de bonne humeur.

Ohé manan

Il y a beaucoup de belles petites fleurs

Sur le chemin.

Pendant que je dissertais, Lancelot est sorti de son rêve et s'est jeté dans la bagarre où il fait des merveilles contre l'armée de Galehaut qui est beaucoup plus importante que celle du Roi Arthur.

Quand Galehaut voit ça, que pensez-vous qu'il fait ? Il se glisse jusque derrière Lancelot pour lui servir d'écuyer. Quand son cheval est mort sous lui, il lui en fournit un autre. Quand sa lance est cassée, il dit “en voilà une autre”. Et, au soir, quand s'arrêtent les hostilités, il surveille Lancelot pour savoir où il va dormir. Lancelot s'éloigne en longeant les bois.

Galehaut le suit, puis il passe devant et lui dit :

- Soyez mon invité pour cette nuit.

On revient donc au camp de Galehaut mais Lancelot discute et demande quelque chose comme un contrat avec témoins. Galehaut fait venir ses meilleurs lieutenants : le Roi premier conquis et le Roi aux cents chevaliers. Quand c'est fait, Lancelot ajoute :

- Et il y aura le don.

- Le don de quoi ?

- On ne sait pas, mais c'est quelque chose que l'un voudra demander à l'autre.

Le lendemain, le chevalier noir combat dans l'armée de Galehaut et celle du Roi Arthur est défaite à plate couture.

Galehaut remonte vers sa tente. Lancelot l'attend.

- La victoire est totale.

- Oui, mais il y a le don.

- Ah ! Oui, le don, qu'est-ce que c'est ?

- Maintenant que tu as gagné, tu dois redescendre jusqu'à la tente du Roi Arthur et tu lui feras soumission.

Galehaut est choqué. Mais il réfléchit et trouve l'idée belle. Il sourit et descend vers la tente du Roi Arthur.

Chez Arthur, c'était la tristesse, la consternation. Quand il voit son ennemi prosterné devant lui, il se lève, relève Galehaut et l'embrasse.

Et maintenant c'est la liesse, pas seulement chez Arthur mais dans les deux camps.

Voilà ce qu'est la "matière de Bretagne". Voilà ce que sont les romans de chevalerie. Et ils ont été lus dans toute l'Europe, jusqu'au XVI^e siècle et même au delà puisque Cervantes est mort en 1618. Et vous croyez que c'est fini, que ça s'arrête là ?

Je me souviens : j'étais au cinéma, pour un western bien sûr. L'image de générique c'était un cow-boy qui cheminait. Il était fatigué et s'appuyait sur l'encolure de son cheval. Derrière lui, on voyait des collines assez désertiques. Il cheminait manifestement vers la ville. Et tout d'un coup, s'élève une voix, un chant, la Ballade irlandaise.

Vous n'avez jamais remarqué comment les cow-boys, les shérifs même, ressemblent étrangement aux chevaliers de la Table Ronde du Roi Arthur ? Gauvain, Lancelot. Vous n'avez jamais remarqué que les grands moteurs de l'aventure sont ici le Graal et là-bas l'Eldorado ? Des choses pratiquement indéfinissables, mais qui ont une grande force d'attraction.

Et la place du cheval...

Le cinéma est un art moderne qui utilise de multiples moyens d'expression... Moi, je crois que le cinéma a été fait pour le western. Et moi je crois que si on démarre à Lez-Breiz et qu'on poursuit jusqu'au western, on a plus d'un millénaire d'influence celtique, à peu près continue, de ce côté-ci de l'Atlantique et de l'autre. C'est énorme. Et le fleuve n'est pas tari.

Quand est-ce que j'aurai fini de cueillir mes fleurs du chemin ?

- Oui, mais, avec ça on ne sait toujours pas qui sont les Celtes, ni les Gaulois : ils n'ont laissé aucun monument. On ne sait donc pas qui ils sont.
- Eh ! Triple idiot, tu viens d'entendre que notre littérature gauloise, puisée dans la matière de Bretagne, a nourri l'âme de l'Europe pendant des siècles et tu dis que tu ne sais pas qui ils sont ? Est-ce que tu connais ton âme, toi ?
- Oui.
- Alors, dis-moi ce qu'elle est, ton âme.
- C'est dur. J'sais pas.
- Et bien je ne pourrai pas te dire non plus ce que sont les Celtes et les Gaulois.

Je vais souvent à Autun parce que j'aime le sculpteur Gilbert. Mais son Eve qui formait le linteau du portail nord a été démontée parce qu'elle scandalisait les chanoines et transférée au Musée Rollin, juste de l'autre côté de la rue. Elle vaut le détour. Et effectivement, elle a un regard provoquant...

Comme j'y étais, au Musée Rollin (j'aime pas les musées, ils sont remplis de belles choses qui ne sont pas à leur place), je me suis dit que j'allais faire le curieux. Au linteau d'une porte, je vois écrit "Monnaies gallo-romaines". J'y entre.

C'est une pièce tout en longueur, supposons 10x3 m, un couloir central et des vitrines à gauche et à droite. Moi, j'ai tourné à gauche et quelle chance, qu'est ce que je me régale ! Vous croyez que ça embêterait un graveur gaulois de représenter sur une pièce à peu près grande comme nos anciennes pièces de 2 Francs un quadriga au galop ?, vous vous trompez. Les quatre chevaux sont au galop, quatre genoux ronds sont levés, les crinières s'envolent au vent. Tu vois le brancard, la roue et la cabine du char, le cocher qui, d'une main, tient les rênes et de l'autre joue du fouet. Pour être complet, il faut ajouter un aigle qui vole au-dessus de l'attelage et un animal indéfinissable qui se fait écraser par les pieds des chevaux. Et tout ça, c'est bien équilibré, bien en mouvement, rien ne jure, tout est parfait, beau. J'en arrive maintenant à une série de portraits sur des médailles de formats différents. Le visage s'encadre dans un triangle ou dans un cercle qui n'est pas celui de la médaille. Je ne sais pas si Picasso a vu ça. Je pense qu'il aurait bien rigolé. En tout cas, moi j'ai bien rigolé ! Oui, mais les Romains ? Alors ici, c'est tout des portraits, de tête ou de buste, tout est raide, sans vie, NUL ! Franchement, rien à voir avec le sujet.

Eh bien moi, je suis resté longtemps à réfléchir dans ce long couloir. Depuis mon adolescence, le latin était au centre de la discipline. Puis, à 18 ans, le séminaire. Le latin devenait en plus la langue dans laquelle on s'adresse à Dieu. Rome c'était maintenant la Rome des papes. Rome, c'était l'histoire de l'humanité, si elle n'avait été si nulle. Et maintenant, j'avais 24-25 ans, et je ruminais toutes ces contradictions.

Elles m'ont mené loin...

... jusqu'à la table d'Auguste.

Chapitre V

LEZ-BREIZ

Ça me démange de vous parler de Lez-Breiz parce qu'il me semble que personne ne connaît cette œuvre et son auteur.

*J'ai lié ma botte
avec un brin de paille
J'ai lié ma botte
avec un brin d'osier*

*Francine Cockenpote
(Orthographe non garantie)*

Lez-Breiz est un "gwerz" (un poème chanté) et très exactement un gwerz épique. Il a été fait au IX^e siècle par un barde breton inconnu, puis recueilli et écrit par le Marquis de La Villemarqué et publié dans son "Barzaz Breiz" vers 1850.

Lez-Breiz signifie "Hanche de Bretagne". Il est en guerre, bien sûr, contre le roi des Francks. Je vais d'abord évoquer quelques événements de la fin parce qu'ils le placent parmi les plus grands de toutes les littératures.

– 1 –

C'est la guerre contre l'armée des Francks. L'armée bretonne est regroupée derrière Lez-Breiz. Sa sœur arrive en courant, saisit la bride de son cheval et lui dit :

- Ne va pas au combat aujourd'hui. J'ai vu le grand cheval blanc sortir de l'écume des mers et il galopait. Puis le grand serpent est, lui aussi, sorti de la mer. De sa queue il enlace les jambes arrière de deux anneaux, puis les jambes avant, deux anneaux, puis le cou, deux anneaux, et il s'apprêtait à le dévorer.

Lez-Breiz lui répond :

- J'ai rendez-vous, j'y serai.

– 2 –

Sur la bataille, pas un mot.

– 3 –

Lez-Breiz frappe à la porte d'un ermitage dans la forêt. Il tient sa tête entre ses mains, contre son ventre. L'ermite ne veut pas de lui parce qu'il est l'ennemi du roi des Francks. Après maintes négociations, il lui remet sa tête en place en disant :

- Maintenant, tu vas faire pénitence avec moi pendant sept ans.

– 4 –

Sainte Anne de Bretagne descend faire un tour dans son domaine. Qui elle rencontre ? Lez-Breiz, bien sûr !

Anne de Bretagne et Lez-Breiz sont de vieilles connaissances. Avant chaque combat, c'est la prière à sainte Anne et parfois le vœu tel "Je te bâtirai une chapelle entre Jaudy et Guindy" (qui sont deux rivières de Tréguier; je dis ça pour ceux qui ne savent pas).

- Mon pauvre Lez-Breiz, comme tu souffres. Regarde, ta chemise de plomb t'est entrée sous la peau. Attends : je vais te délivrer.

- 5 -

L'écuyer de Lez-Breiz et son cheval sont à sa recherche depuis sept ans. Ils entendent un bruit derrière la forêt et le cheval frémit. Ils galopent.

Effectivement, là, entre la fontaine où son maître venait puiser tous les jours pour l'ermite et la forêt, se tenait le cheval noir de Lez-Breiz. Il se penchait pour humer le sol fraîchement remué puis il grattait furieusement la terre de son sabot et poussait son hennissement dans la nuit.

Je ne connais pas, dans toutes les littératures, d'image aussi forte, aussi grande, aussi simple et aussi belle que celle de ce cheval noir qui appelle son maître par delà la mort, par delà la nuit.

Oui, mais Lez-Breiz ne meurt pas
Bientôt il va s'éveiller
Il poussera son cri
Et partira en guerre contre les Francks.

Mais ce n'est pas en cela que Lez-Breiz a des rapports avec les romans de chevalerie. Lez-Breiz a été recopié par les Gallois (qui sont cousins des Bretons, ça vous le savez) et le héros s'est appelé Peredur.

Chrétien de Troyes cherche ses sujets dans la matière de Bretagne, qui se trouve pour lui dans l'île de Bretagne, et Peredur devient Perceval.

Et tout le monde va recopier allègrement Peredur qui n'est qu'une copie de Lez-Breiz :

1 - La rencontre du gamin et du chevalier (recopié quasi texto).

2 - Le départ à cheval,

- Le petit pont,

- La mère évanouie devant le pont puis morte.

Toutes ces séquences se retrouvent dans Chrétien de Troyes.

3 - Le retour du chevalier dix ans plus tard.

Je ne connais pas les Perlesvaux et Parcival, mais ça fait quand-même beaucoup de monde à venir piller notre barde breton !

Lez-Breiz, bien sûr, c'est une légende. La légende est inspirée par le héros qui a su s'attirer l'amour du peuple. L'amour ne se trompe pas. Donc la légende est vraie.

Les Rois Mages débarquent à Jerusalem, disant : "Où est le roi des Juifs qui vient de naître ? Nous avons vu son étoile en Orient et nous sommes venus l'adorer". Les Rois mages, c'est bien sûr une légende. Mais elle est belle, donc elle est vraie. Et l'Eglise la fête le jour de l'Epiphanie dans des textes et une musique qui éclatent de joie et de grandeur.

Un jour, il y a quelques années, j'écoutais une émission sur saint Nicolas, qui était évêque de Myre en Russie. Un jour, il avait giflé un roi en pleine assemblée.

Le speaker demanda à la dame interviewée :

- Combien de légendes sur saint Nicolas avez-vous dénombrées ?

- Environ 600, mais il y en a plus.

On peut trouver une petite ville appelée Saint-Nicolas du Pelem dans notre département. Mais en Angleterre, tout le monde connaît la Santa Klaus, le Noël des enfants, les cadeaux. Et je crois qu'il y a d'autres régions en Europe où ça se passe aussi ce jour-là. Ainsi saint Nicolas a réussi à faire l'Europe autour de sa personne, sans l'avoir cherché.

Mais l'Europe s'est faite aussi, plus tard, dans le grand siècle roman des basiliques et des cathédrales. L'Europe s'est faite aussi dans les romans de chevalerie.

Jésus a dit à ses disciples :

*“Pourquoi me demandez-vous la fin
Alors que vous ne connaissez pas le commencement
Si vous connaissiez le commencement
Vous connaîtrez aussi la fin”*

Évangile de Thomas

CONCLUSION

Je crois que j'en étais à une définition telle que :

Sanglier = Gaulois

C'est dur de faire des définitions. En tout cas, ça m'embête. Les Gaulois n'étaient pas tous des anges, il y avait aussi des voleurs, des prétentieux.

De plus, du moment que j'ai adopté mon ami tzigane parmi les sangliers, ma définition ne tient plus. De plus, il me vient plein de bruits du monde entier. Le Tibet, par exemple. Fabuleux, que de ressources humaines !

Bien sûr, il y a les croquants et les croqués, les grands, les maîtres et les serviteurs. Le souverain pontife pontifiant de pontificalité pontificale (il ne s'appelle pas Simon Pierre). Et les possédants et les possédés. Ça y est, je tiens la clé !

Le sanglier est celui qui s'intéresse à ce qu'il est beaucoup plus qu'à ce qu'il a ou pourrait avoir. Le sanglier est celui qui donne la priorité à ce qu'il est sur ce qu'il a.

Bon, terminé. Je vais aller boire une bolée de cidre bien méritée.

A Toi

Tu es beau, tu es grand

Ô Christ

Tu es le pasteur. Tu es le Juge.

Rassemble ton troupeau

Et n'oublie pas mon ami le Tzigane,

Qui se drogue au rouge dans un bistrot

Pas loin d'ici et que tu connais.

A moins qu'il ne t'ait déjà rejoint.

Et il serait avec Auguste ?

(J'entends une petite voix derrière moi :)

Non, il fait de la musique avec les anges.

Ah ! Chouette !